

«Les barrières sont nombreuses»

Pour les Roms, qui viennent en Suisse romande depuis vingt ans, il est difficile de s'y installer. Parce qu'il est compliqué de trouver un logement, indispensable pour obtenir un emploi. Et par manque de contacts sur place. Quelques-uns parviennent toutefois à s'intégrer, notamment à Genève.

Les Roms sont arrivés en Suisse romande, d'abord à Genève, par petits groupes à partir de 2004 environ. La majorité provenaient de Roumanie, et d'une même

région: celle d'Äiud, en Transylvanie. A l'Est, les entreprises d'Etat fermaient en série et les premières charrettes touchaient les plus faibles: les Roms. Leur situation socio-économique se dégra-



Ci-dessous

Formé à la médiation par Caritas, Tiberiu Moldovan dirige aujourd'hui une association d'entraide.

dait. Ils faisaient face à un racisme endémique. Des dizaines milliers de Tziganes sillonnèrent alors l'Europe de l'Ouest à la recherche de ressources.

Une situation précaire

A Genève, les premiers Roms découvrent une ville riche. Certains d'entre eux, dont une majorité de femmes, tendent la main pour vivre. Ils dorment sous des ponts ou dans des immeubles désaffectés, comme l'ancienne usine Patek Philippe à la Jonction. Certains trouvent des petits boulots. Parmi leurs premiers «employeurs», des puciers.

Philippe, céramiste de métier, se souvient bien de l'année 2005. Chaque soir, il vient boire un verre sur la plaine de Plainpalais. Des Roms lui «taupent» des cigarettes. Un contact s'installe entre eux et cet ancien militant d'ATD Quart Monde. Un jour, un Rom vient le chercher, les yeux rouges. Son groupe, installé dans un immeuble de la Jonction, a retrouvé ses affaires recouvertes de spray au poivre. Un gros coup de froid vient de tomber sur la ville. Philippe décide alors d'accueillir une partie des femmes et des enfants de cette équipe d'une quarantaine de personnes. Il fera partie des fondateurs de l'association genevoise Mesemrom. Selon ses dires, une partie des Roms d'Äiud ont trouvé une situation à Châteauroux (France) où ils travaillent dans l'agriculture. Ces citoyens roumains ont pu bénéficier de logements sociaux et scolariser leurs enfants.

Le froid, la vie à l'extérieur, les visites nocturnes de la police, les amendes pour mendicité: la vie des Roms qui vont et viennent en Suisse romande n'est pas de tout repos. «Pourtant, nombre de Roms que nous suivons disent apprécier la Suisse, remarque Yann Waechter, coordinateur du pôle de médiation intercommunautaire chez Caritas Genève qui en suit environ 300 depuis 2015. Ces citoyens euro-

A droite

Sarita Dumitriu a notamment travaillé pour un dispositif d'accueil d'urgence et comme serveuse.

péens sont employables en Suisse depuis 2016, mais en matière d'intégration professionnelle, ils restent confrontés à de nombreuses difficultés.»

Le travail des Roms est souvent précaire. L'accès à un permis de travail est ardu pour des sans-abri. Le pôle propose un accompagnement vers le marché de l'emploi. Il oriente notamment les Roms vers des cours de français. «Mais aller en cours pose problème quand il faut faire face à des besoins immédiats comme trouver à manger et où dormir», souligne Yann Waechter. Les Roms ne disposent en outre pas d'un réseau de contacts solide en Suisse.

Un combat

Ceux qui sont parvenus à s'intégrer sont souvent des hommes venus seuls. Ils ont eu accès à une scolarité correcte, malgré leur pauvreté. Surtout, ils sont capables de tirer profit de contacts créés sur place. C'est le cas de Tiberiu Moldovan. Arrivé en Suisse en 2007, ce Rom de Roumanie dirige aujourd'hui l'association Intégration mineur.e.s et familles (AIM) qui vient en aide à des familles avec enfants en situation de précarité. Elle emploie une trentaine de personnes. Cet ancien employé du pôle de médiation de Caritas a connu la dureté d'une vie sans un toit fixe au-dessus de la tête. Il a grandi dans un petit village de Transylvanie où coexistent des familles hongroises, roumaines et des Roms (roumains). La qualité de l'enseignement scolaire y est bonne, mais des violences émaillent le quotidien des enfants: «Les Roms étaient isolés et les parents avaient peur pour eux».

Sa famille se débat pour faire face aux dépenses quotidiennes. Le jeune homme projette d'aller à l'Ouest pour gagner de l'argent. De fil en aiguille, il atterrit à Satigny (GE) où un ami rom lui a dit que des gens sont engagés pour les vendages. «En trois mois, il avait ga-

gné plus de 6000 francs, une somme énorme pour la Roumanie», se souvient Tiberiu Moldovan. Lui n'est pas engagé. A Genève, il découvre l'Armée du Salut pour l'hébergement d'urgence, le Club social de la Ville de Genève pour des repas gratuits. Il affronte la rude vie de la centaine de Roms de Transylvanie qui passent à Genève. Au marché aux puces, un vendeur lui propose une activité fixe rémunérée 80 francs par jour. Il navigue entre différentes options de logement. Il finit par rencontrer des travailleurs sociaux et des enseignants de la Haute école de travail social. En 2013, il rejoint un programme de formation en médiation financé par

le Conseil de l'Europe. Et reçoit son permis B.

«L'intégration est un combat, estime ce Roumain qui s'est marié avec une femme rom et a deux enfants scolarisés à Genève. Pour un couple avec des enfants restés au pays, c'est encore plus dur. Après trois mois passés dans la rue avec la pluie, le froid et le harcèlement de la police, cette vie indigne fatigue les gens et les force au retour.»

Le racisme en Roumanie

Le parcours de Mihai Rafi ressemble à celui de Tiberiu Moldovan. Marié à une Française et installé en Haute-Savoie, cet homme plein d'allant gère une pe-





Il a fallu du temps à Mihai Rafi avant de pouvoir s'établir et ouvrir sa propre entreprise.

tite entreprise avec l'ambition d'offrir du travail à des membres de sa communauté. Ce qu'il peine encore à faire en raison, dit-il, des difficultés administratives pour employer des personnes vivant dans la précarité.

Lui-même est né dans une famille de six enfants. Il a grandi à Mintia, une cité ouvrière élevée autour d'une centrale à charbon. Son grand-père y est arrivé en 1968 et a participé à la construction de l'usine. Son père y travaille. Il améliore l'ordinaire en travaillant comme ferblantier. Les Roms vont au puits pour l'eau et dans la forêt pour le bois. Les jeunes du village rom vont toquer aux portes des voisins roumains pour quémander des patates. Ils effectuent des travaux paysans en retour.

Mihai compte des Roumains parmi ses amis, mais la barrière raciale ne disparaît jamais. Un jour, un ami inaugure une piscine devant sa maison: «Tu ne peux pas venir, mes parents ne veulent pas», lui dit-il. «Moi, j'étais encore plus propre qu'eux et cet épisode me fait encore de la peine aujourd'hui», avoue Mihai Rafi. Il a gardé contact avec une famille roumaine qui a aidé la sienne. «Quand j'y retourne, ils me font la bise. Ça veut dire que je suis un villageois comme un autre», commente-t-il.

A l'école du village, les Roms sont pla-

cés au fond de la classe. Ils portent des habits élimés et des chaussures trouées. Ils se douchent une fois par semaine à un point d'eau commun. Mihai apprend l'anglais en regardant la télé. Il décroche des commandes pour des travaux de ferblanterie. Un jour, il subit les moqueries de ses camarades roumains pour avoir fait griller du lard sur le poêle de la classe. Sa professeure d'anglais prend le contre-pied. «Demain, tu m'en feras griller et moi, je t'apporterai du jambon», lui dit-elle.

Le salaire, 3000 francs, est mirobolant. Elle envoie de l'argent à ses parents.

Mihai décroche son diplôme d'études secondaires. Avec son frère, ils sont les seuls Roms du village à y parvenir. A 18 ans, il termine une formation d'électricien. Il atterrit à Genève en 2004. Il connaît ici une femme venue dans son village quelques années plus tôt dans le cadre d'une action mise en place par un prêtre catholique: Pauline

Savelieff, qui travaille alors pour l'association Cap loisirs – aujourd'hui chez Caritas. L'association demande alors à Mihai Rafi s'il pourrait organiser une rencontre d'enfants avec handicap dans son village d'origine autour de la musique et des danses tziganes. «Cela a été un moment énorme pour le village. Les Roms dansaient avec ces personnes, non sans crainte d'être contaminées par le handicap! Les Roumains étaient aussi étonnés de l'arrivée de ces Suisses chez les Roms.»

Un entrepreneur et des fraises

Cet épisode ouvre la voie à Mihai, qui s'installe à Genève. Il découvre chez ses interlocuteurs un intérêt pour les Roms et leur culture. «Tout d'un coup, être tzigane devenait une qualité», dit-il. Nous sommes en 2008. Il fait la plonge. Il est jardinier, gardien de vestiaire. Il rencontre sa future femme: une fille de pasteur croisée à l'église. Le couple s'installe en France voisine. Mihai devient frontalier et ouvre son entreprise. Combien de Roms connaît-il qui ont réussi à s'intégrer dans la région? Deux ou trois. «Genève est une ville très accueillante, mais les barrières sont nombreuses», commente l'entrepreneur. Née à Cluj, au nord de la Roumanie, Fira Sanda-Rostas a pu compter sur

A droite

Comme beaucoup d'autres, Fira Sanda-Rostas a d'abord dormi sous des ponts à son arrivée en Suisse.

l'aide de l'AIM pour trouver un logement. Nous la retrouvons dans un quatre pièces et demi du quartier de Saint-Jean qu'elle occupe avec ses deux enfants et son compagnon. Il s'agit de l'un des trente logements relais mis en place par l'association. L'appartement appartient à une fondation de droit public qui loue ce bien à bas prix à l'AIM pour une durée de deux ans avant des travaux de rénovation.

Fira Sanda-Rostas est arrivée à Genève en 2011. Elle dort d'abord sous des ponts en compagnie de Roms venus de Transylvanie. Puis décroche un travail auprès d'un couple de personnes âgées. Elle est nourrie et blanchie; le salaire, 3000 francs, est mirobolant. Elle envoie de l'argent à ses parents en Roumanie. Avant de perdre son travail au décès de ses hôtes. Direction Saint-Julien-en-Genois, de l'autre côté de la frontière, où elle squatte une maison à l'abandon. Elle cueille des fraises et des tomates dans des serres de la campagne genevoise pour 16,90 francs de l'heure. Avant de poser un pied à Genève dans un appartement en sous-location.

Une vie simple

Ce sont des relais sociaux qui lui permettent de consolider sa situation. En 2020, elle trouve un emploi au pôle de médiation de Caritas. Son travail consiste notamment à accompagner des Roms aux HUG ou au service des contraventions. Son contrat de travail lui permet de décrocher un permis B. Sa vie à Genève avec sa fille de 11 ans et son fils de 19 ans, qui cherche du travail, est simple. «Avec un 60%, c'est juste. Nous n'avons pas de grandes vacances ni de voiture», dit-elle. De son passé, Fira Sanda-Rostas regrette une chose: ne pas avoir passé son bac. Comme nombre de Roms, elle s'est mariée très jeune. «J'aurais pu refuser, mais j'étais d'accord», reconnaît-elle, elle qui aurait aimé aller à l'université.



Dans son appartement de Meyrin (GE), Sarita Dumitriu raconte son arrivée à Genève. Elle n'a pas eu à subir la vie sous les ponts: elle est arrivée au bras de son mari, né d'une mère rom et d'un père roumain, qu'elle a rencontré à 11 ans. Sarita a œuvré huit années durant au sein de l'association Aspaspie qui défend les travailleurs du sexe. Elle a rencontré des dizaines de jeunes roms, filles et garçons, mais aussi d'autres origines s'adonnant à cette activité souvent pour des montants dérisoires et parfois sans protection contre les maladies sexuellement transmissibles. La prostitution est une activité réprouvée par les Roms. «On sait que les filles peuvent s'y adonner. En revanche, pour les garçons, c'est un sujet complètement tabou», rapporte Sarita.

De cette époque chez Aspaspie, elle conserve un souvenir très fort. «Certains policiers insultaient les Roms s'ils les trouvaient dans la rue avec des préservatifs sur eux», raconte-t-elle, déplorant la collaboration mise en place à une époque entre la police genevoise et des policiers roumains dont l'attitude face aux Roms consistait à les «maltraiter».

Elle cite aussi des rencontres avec des «acteurs magnifiques», policiers, îlotiers, dans le cadre de son précédent emploi de médiatrice chez Caritas.

Originaire d'un quartier de Bucarest où vivaient notamment des Roms, Sarita ne voit pas la situation des Tziganes s'améliorer en Roumanie. «Nombre de Roumains non-roms connaissent la pauvreté. De ce fait, les Tziganes quittent le pays pour chercher des ressources, quitte à dormir dans la rue.» Fait positif dans la migration vers Genève: la possibilité pour les enfants d'être scolarisés. «Les parents savent qu'en Roumanie, leurs enfants sont déclassés. De ce point de vue, l'accueil en Suisse est meilleur», analyse Sarita Dumitriu. Qui pense que l'idéal serait d'aider les Roms chez eux. |

Cette enquête a reçu le soutien de JournaFonds.



JournaFONDS

für Recherchen und Reportagen
pour l'enquête et le reportage
per l'inchiesta e il reportage